

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 21

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques 11.1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne

UN OUVRAGE OUBLIÉ

« Virgile », traduit en patois romand.

SACHANT que rien de ce qui est littérature ne m'est indifférent, une demoiselle vaudoise m'a aimablement envoyé récemment un ouvrage qui m'a paru présenter de l'intérêt. Il a pour titre *Morceaux en patois de la Suisse romande*. Publié à Lausanne, en 1848, par la librairie Martignier & Cie, il reproduit un livre imprimé à Fribourg en 1788, donc soixante ans auparavant, et intitulé : *Bucoliques de Virgile en dix églogues, traduites en vers alexandrins et dialecte gruyérien par un poète helvète-niithonien, et dédiées à tous les compatriotes amateurs de la poésie et protecteurs des sciences et des arts*. L'auteur de cette œuvre, qui n'avait pas peur des longs titres, comme on le voit, est un avocat fribourgeois, nommé Python, du village d'Arconciel. Il fut, paraît-il, en son temps, un romanisant enthousiaste.

Je suis persuadé que le distingué rédacteur en chef du *Conteur vaudois* connaît l'ouvrage de Maître Python ; mais il est possible que beaucoup de patoisants amateurs dans mon genre ne l'aient jamais lu. C'est pour eux que je voudrais en citer quelques passages, supposant que la langue de l'avocat fribourgeois se rapproche du patois vaudois. Je citerai un fragment de l'Eglogue IV, la célèbre « Ode à Pollion », dans laquelle Virgile, célébrant l'enfant du consul, qui va naître, et ramener l'âge d'or sur la terre, annonce une ère nouvelle. On a voulu voir dans cette pièce admirable une prophétie sur la venue du Christ.

Pour ne pas trop allonger cet article, je donnerai quelques vers seulement de l'Eglogue avec la traduction française et celle de Python en vers romands :

Sicelides Musæ, paulo majora canamus...
Ultima Cumœi venit jam carminis ætas :
Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.
Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna ;
Jam nova progenies cœlo demittitur alto.
Tu modo nascenti puero, quo ferrea primum
Desinet, ac toto surget gens aurea mundo,
Casta fave, Lucina : taus jam regnat, Apollo.

En prose française, cela veut dire :

O Muses de Sicile, chantons des choses plus élevées... Il est venu ce dernier âge prédit par la sibylle de Cumès ; le grand ordre des siècles révolus recommence ; déjà revient la déesse Astrée (la Justice) et avec elle le règne de Saturne ; déjà du haut du ciel descend une race nouvelle. O chaste Lucine, protège cet enfant dont la venue doit bannir le siècle de fer et ramener l'âge d'or dans le monde entier ! Car déjà règne Apollon, ton frère.

Voici comment l'avocat Python a traduit ces beaux vers en sa langue romande :

Musés de Sicila, hossims-mè nothrés tçants...
Ci derrir temps, qu'in vers nos predict la Sibylla,
Ci temps tam désirâ por le mondo et la vela
Li-est ce : gea dè sicélos nos nèt on novil ouârde :
Astrê descend dau hil, soun aspect por nos couârde ;
Saturno va gea rê son riâmo quemehnr,
Et deis novallés gents nos menar bäs dau hil.
Accordent tès sècouârs, et baillant tota teanne,
Lucina, dè l'infant protégè la nessanhe,
Que bandir por-addis va lès sicélos dè fer,
Et rendre l'âgeo d'ouâr à sti vasto univers.
Tendra Divinità ! Dissipa nouhrrs peïnés ;
Li-est gea toun Apollon dau mondo qu'a lès renés.

Je n'oserais affirmer que les vers de Python rendent bien la beauté, l'harmonie et le charme

du grand poète latin : je laisse le soin de les juger à ceux des lecteurs de ce journal qui sont plus compétents que moi en la matière romande. J'ai voulu simplement rappeler la mémoire d'un patoisant-humaniste, que je crois bien oublié aujourd'hui.
Henri Sensine.



LA TCHIVRA A LA MERE CREBLIET

Na biau mourgâ lè tchivra. Se n'ant pas atant de lacé que lè vatse, se fant pas atant de femè, fant adî partya dâo tsèdau dâi pouôro, et avoué honneu, allâ pi ! Et pu, po vo dere, onna bouna tchivra, qu'ârÿne bin vaut mî qu'on croûio citoyen, de cliâo coo qu'on è d'obedzi de dere de leu :

— Se sa mère ein avâi fé oncora ion dinse, l'arâi ètà messa à l'ameinda.

On n'a jamé rein de dè parâi po onna tchivra, dein ti lè casse pas de cliâque à la mère Creblliet.

Cliâ pouôra bedietta, l'avâi ètà usâie à profit. L'ein avâi crèchè dâo lacé, et fé dâi petit tchevrî, du lo temps que l'ètà à maître vè la tanta Creblliet.

Et tot parâi, faillâi la veindre et cein couâisâi lo tsin (*fendait le cœur, littéralement cuisait le chien, l'estomac*) de la mère. Peinsâ-vo vâi assebin : la Bedietta l'avâi dâo ronmati. La tita lâi ètà vegnaite tota bêtorsa, cotâie su la rita sein pouai sè reverî. Fasâi pedhî de la vère budzi tota sa carcasse po criâ la mère Creblliet. Bèlâve tot de côté et cein fasâi delâo. Lo cotson l'ètà serrâ grâ. Pe rein moïan de fère lo relodzo avoué la tita. Pouôra cabra !

Lo leindèman, l'ètà la fâire. L'ant modâ lè dou, la Bedietta et la mère Creblliet, stasse te-reint dèvant, l'autra troupenâve avoué sè get que guegnâvant adî dâo mimô côté de la tserrâire, de la part delé.

Et su la fâire, lè dzein — mon Dieu que l'ein a que sant sein pedhî — lè dzein risant que cein fasâi mau bin à la mère Creblliet, et principalement de lè z'ouère dere dinse :

— L'âodrâi bin âo militéro po fère : à drâite, aligneimeint !

— L'a la guegnâre su trâi z'hâore !

— La faut veindre âo tsapoué (*charpentier*), âo bin âo manigley (*menuisier*). N'arant pas fauta d'équerrâ. La tita et l'èpena farant lo mimô effé...

Et dinse præo grantenet. Tant qu'à la fin, la mère Creblliet ein a præo oïu. Adan, tot d'on coup, ie dètasse sa tchivra et sè remet à modâ contre l'ortô ein deseint :

— Vin, pouôra Bedietta, reste pas avoué cliâo moquèrant. N'ant pas pi vu que t'avâi la tita rein qu'on tot petit pou vouâlâie (*voilée* !).

Marc à Louis

Soyons brefs... — Je vais publier mon premier livre de vers : « Flâneries ».

— Ton titre est trop long.

— Comment, trop long ? Il tient en un seul mot.

— Oui, mais les deux premières lettres sont de trop.

PARTIE DE BOULES

E jeu de quilles est un des plus nobles qui soient, au dire de quelques-uns, les initiés, qui préfèrent cet exercice en plein air au yass à combinaisons et à surprises, tapé dans une salle enfumée, et l'on ne s'étonne point de voir de graves personnalités se récréer à l'occasion en lançant la boule de hêtre de toute la force de leurs biceps.

Ils ont leur jour, les pédagogues, pour plusieurs le seul de l'année, celui de la conférence officielle de district, généralement en mai. Après les discussions des questions à l'ordre du jour, après le banquet — soyons modeste, disons le dîner, — repus d'esprit et d'estomac, ils éprouvent le besoin d'une diversion, l'envie impérieuse de se secouer, de jouer comme des écoliers. L'un d'eux bat le rappel, rallie ses partisans, entraîne les indécis, réchauffe les tièdes, forme un groupe, le divise par le sort en deux camps opposés, car il faut qu'il y ait compétition pour mettre plus de sel dans les opérations, d'émulation chez les partenaires et d'adresse dans les mains.

Ils sont huit, de toute taille, de tout âge, depuis celui qui entre dans la carrière à celui qui aspire à en sortir ; mais, pour l'instant, ils ont tous vingt ans et ils le font bien voir : c'est le mois de mai, c'est le printemps, c'est la bonne camaraderie.

Le classement est fait, le tableau noir l'atteste et sa série de cases attend les inscriptions, pour lesquelles on adopte un système original, destiné à favoriser — dans une certaine mesure — des joueurs improvisés ou maladroits. Et la partie commence, avec quel entrain, je vous le laisse à deviner. La planche est arrosée, les quilles en bon ordre attendent la danse. Les « blanc » et les « noirs » se succèdent à tour de rôle.

Charles, tête au vent, correctement serré dans son veston, soupèse les boules, se contente de la plus petite, la balance à bout de bras, — comme un encensoir, — à deux reprises, avant de la lancer. La piste est trouvée trop étroite, sans aimantation, et la boule l'abandonne, va se promener sur la droite, en quête des jambes du quilleur. Début plus que modeste, destiné, paraît-il, à ne décourager personne ; le zéro, naturellement, prend la place des unités.

— Tu te réserves, Charles !

— Tu caches tes talents !

— Tu veux jouer à la hausse !...

Gustave, un sérieux, un pince-sans-rire, pose sa pipe, met habit bas, retrouse ses manches de chemise, saisit la plus grosse boule, lui fait prendre un bain et oblige la galerie à se tenir à distance respectueuse pour ne pas être arrosée.

— Tu as l'air de vouloir tout chambarder !

— Tu en fais des frais ! Pour combien ?...

— Quelle allure ! Tu es superbe, tu sais !

— Ce coup aussi, regarde !

Bien campé sur ses jambes, Gustave, unique en son genre, fait décrire à la boule un cercle complet, à croire qu'il vise le ciel, et la projette ainsi qu'une bombe : elle effleure la première quille, sans l'abattre.

— Charrette ! lance-t-il avec dépit.

— Il y a peu de dégâts.

— Il y a eu plus de risques que de mal.

— Quand on embraie de la sorte, aussi !

— A charge de revanche, n'est-ce pas ?